

EXPOSITIONS

70

ÎLE-DE-FRANCE

72

NORD-EST

74

NORD-OUEST

76

SUD-EST

78

SUD-OUEST

80

BIENNALE ET MARCHÉ

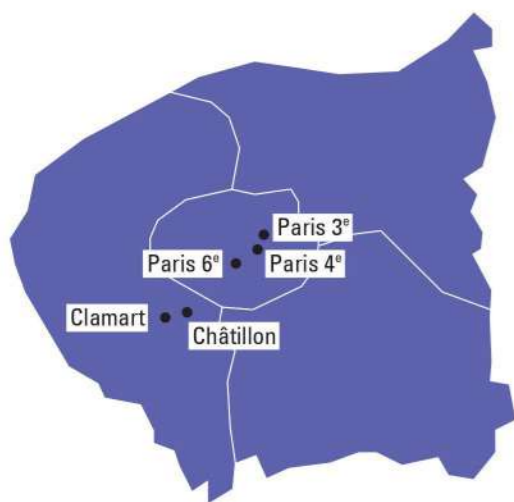
82

INTERNATIONAL

Tous les deux mois, retrouvez dans l'agenda une sélection des expositions présentées en Île-de-France, en régions et dans le monde. Au sommaire de ce numéro, vous découvrirez à Paris l'humour de la Danoise Pernille Pontoppidan Pedersen qui collecte les objets du quotidien pour mieux les sublimer (photo ci-contre), à Roubaix les monolithes de Jérôme Hirson inspirés des usines du Nord, ou à Brest la nouvelle série composée de culbutos chamarrés de Florence Lemiegre.

© Pernille Pontoppidan Pedersen.

Vue de l'atelier de Pernille Pontoppidan Pedersen, situé dans une ferme en pleine forêt, à côté de Silkeborg, au Danemark (voir p. 71).



© D.R.



© F. Marcellin

AGNÈS PEZEU EN CHAIR ET EN OS

Son admiration pour l'œuvre et la personnalité de Niki de Saint Phalle n'a rien d'étonnant. Comme l'artiste franco-américaine, Agnès Pezeu est « fascinée par le pouvoir du corps dans sa dimension physique, esthétique, érotique ». Ne se limitant pas à l'anatomie de l'humain, elle s'approprie celle de l'animal, affinant ses connaissances grâce aux liens privilégiés qu'elle a tissés en fréquentant la Ménagerie, le zoo du Jardin des plantes à Paris. Cage thoracique, langue ou peau, elle s'inspire de la chair autant que du squelette sur un registre qui joue sur les mots et frôle l'ambiguïté. Titulaire d'un master en arts plastiques et d'un master en management culturel, Agnès Pezeu (née en 1965) a pratiqué la peinture gestuelle avant de choisir, en 2008, la céramique, abordée durant son enfance chez des potiers dans les Cévennes. Elle utilise la porcelaine essentiellement (et le grès parfois), qu'elle travaille en plaques ou modèle avec les poings dans son atelier à Courbevoie, une friche industrielle où elle s'est installée il y a 5 ans. Dans ce lieu vaste et lumineux, elle peut à loisir réaliser des accrochages éphémères, faire des essais d'installations en posant ses sculptures murales sur des cloisons provisoires. Les différents éléments prennent forme en séchant sur des supports aléatoires. Ils sont cuits à 1 280 °C avant assemblage, rarement émaillés. Pour donner à certaines pièces comme les *Tiges carnivores* la texture de la peau, elle les enduit de plusieurs couches de paraffine liquide teintée de colorants naturels. Toujours révélateur, le titre est un récit en soi. *Exomaleuterus*, sculpture monumentale à l'intérieur de laquelle on peut se réfugier, « représente, en trois dimensions, dit-elle, le squelette d'un animal imaginaire, réunissant l'animal, le féminin et le masculin ». Quant aux *Chaussons de boxe*, noués tels des chaussons de danse avec un ruban de satin, ils allient la violence de ce sport de combat à la délicatesse de la couleur rose. Féminine, féministe, Agnès Pezeu dit « bouillir à l'intérieur, sous ses aspects lisses ».

AGNÈS WAENDENDRIES



© Apezeu

↑ *Exomaleuterus*, 2019, porcelaine, grès, peinture, paraffine, 430 cm x 300 cm² (surface au sol).
 ← *Chaussons de boxe*, 2019, grès, peinture, paraffine.

Le ventre de la terre, du 6 novembre au 12 décembre, Maison des arts, 11, rue de Bagneux, Châtillon (92). Tél. : 01 40 84 97 11. www.maisondesarts-chatillon.fr

Valérie Hermans. Porcelaines

Il faut avoir passé de longues heures à regarder la course des nuages, le travail des insectes, la couleur de la terre, la métamorphose des fleurs en fruits, pour pouvoir créer des formes à la fois vivantes et précieuses comme celles de Valérie Hermans. Des mille et une journées de sa vie contemplative et studieuse à la fois sont nées des boîtes, des coupes, des soliflores d'un luxe inouï, aux formes élégantes et pleines de mystère. Née en 1959, Valérie Hermans pratique la céramique depuis l'âge de 12 ans. Après des études à l'École nationale supérieure des arts appliqués de Paris et une formation de peinture chinoise auprès du maître coréen Ung-No Lee, elle ouvre son premier atelier en 1985, puis crée une maison-atelier avec Jean Girel. De la fabrication de la terre et des émaux, comme de l'observation de la nature, elle tire des enseignements qui lui permettent de se renouveler en permanence. S'éloignant des céladons ou blancs laiteux qui ont fait sa renommée, les nouvelles œuvres de Valérie Hermans aux émaux métallifères, vases bilobés, boîtes cailloux, délicates évocations de fruits, illustrent la parfaite adéquation de la forme et de l'émail, d'une façon saisissante et sensuelle. ■ HÉLÈNE LOUSSIER

© D.R. x 3



Du 5 au 30 novembre, galerie Arcanes, 11, rue Bonaparte, Paris 6°. Tél. : 01 40 20 49 59. www.galeriearcanes.fr

Aux épidermes de la terre

Les empreintes, « comme celles que prend la terre », ont inspiré cette exposition à Florence Brouillard, la directrice du Lavoir. Pour illustrer cette thématique, elle a réuni quatre céramistes aux styles très différents. « Si l'ensemble est très contrasté, déclare-t-elle, elles ont toutes une sensibilité au temps, à l'usure et à la texture ». Ainsi, les œuvres de Dominique Mercadal – suggérées par les plantes, végétaux séchés, pierres, coquillages, sables qu'elle collecte – produisent des effets visuels et vibrent sous nos yeux. « En partant de ces images, je crée des objets aux formes géométriques que j'humanise, ou je géométrise des formes narratives ; des codes culturels servent à les nommer : montagne, nuage, eau. Ces pièces se couvrent de stries, de points et d'émaux, amenés par des couches successives, fixées par plusieurs cuissons. Elles sont comparables à des strates. Ces superpositions illustrent ma vision du monde. » La nature est également essentielle pour Christine Ladevèze et plus particulièrement l'eau, la terre, le feu qu'elle tente de retranscrire dans ses volumes très colorés. Linda Ouhbi façonne des sculptures en grès selon la technique du colombin. Leur aspect terreux, voire usé, est le résultat d'une recherche autour de l'émail réalisé à partir de matières naturelles. À travers eux, pareils à des objets préhistoriques, elle interroge les notions de temps et de progrès. Quant à Coralie Seigneur, elle présente une jarre en grès, modelé et émaillé, qui évoque le corps. « L'émail s'y loge en profondeur, fusionne avec la structure de la pièce pour estomper la frontière entre corps et épiderme », confie-t-elle. ■ DOMINIQUE POIRET



Du 21 novembre au 6 décembre, Le Lavoir, 3, rue de Bièvres, Clamart (92). Tél. : 01 46 65 88 78. www.lavoirceramique.com

Brigitte Meniger

« Je crois à la portée artistique de la céramique », confie Albane Herrgott-Sillero, à la tête de la galerie Grès qu'elle a ouverte il y a trois ans. En guise d'anniversaire, elle met à l'honneur Brigitte Meniger (née en 1956) avec une série d'œuvres récentes dont les *Briques*. C'est après des études de sociologie, en franchissant les portes de l'atelier de Sylvia et Marcel Katuszewski en 1979 que la vie de Brigitte Meniger bascule. Elle a 23 ans et apprend alors les rudiments de l'argile et se forme auprès de différents céramistes. En 2016, après avoir partagé plus de vingt ans un atelier avec Sylvia Katuszewski, elle ouvre le sien pour y enseigner et travailler. D'abord, elle modèle des personnages en grès entourés de fils de fer, des grosses têtes en raku. Récemment, « l'envie de légèreté [l]'a amenée vers le dessin, la peinture sur des plaques ou des briques en terre cuite émaillées ». Rectangulaires ou hexagonales, ces plaques sont présentées sur des socles car travaillées sur chaque face. Le propos est multiple : des histoires de femmes, des visages qui nous regardent, des bouches qui s'embrassent ou un Christ jaune en croix. ■ DOMINIQUE POIRET



© Albane Herrgott-Sillero

Les briques, du 27 octobre au 21 novembre, galerie Grès, 9, rue du Pont-Louis-Philippe, Paris 4°.

Pernille Pontoppidan Pedersen

La galerie Maria Lund met souvent des femmes à l'honneur, toujours hors du commun. Pernille Pontoppidan Pedersen (née en 1987) est de celles-là. « PPP » comme certains la surnomment, jeune Danoise, sortie diplômée en 2012 de la section « Céramique » de l'Académie royale du Danemark, est une des créatrices les plus prometteuses de sa génération. Après avoir faite sienne l'excellence de ce centre de formation, elle s'emploie désormais à désapprendre pour mieux convaincre. Au cœur de ses préoccupations artistiques, une question : qu'est-ce que la beauté ? Ou plutôt, l'art doit-il forcément plaire ? Elle qui déclare être « fascinée par les recoins de la vie, y compris ceux qui existent dans un rejet silencieux ou que d'autres qualifieraient de laids » a des sources d'inspiration infinies : un pied de biche, un vieux dentier, un grille-pain, un bout de câble électrique, un coussinet informe ou encore des traces de nicotine sur un mur. Ses sculptures, présentées sur des socles de bois brut, enfreignent joyeusement les règles de la partie de campagne suggérée par le titre de cette exposition « Rendez-vous à l'air libre ». Ici une « coupe-amphore » enfermée dans un moulage figurant un carton industriel, là un « nid d'oiseau » fait de superpositions d'éléments et d'accumulations de textures diverses, plus loin un « premier prix » dégorgeant une surenchère de glaçure. Si le visiteur s'attend à reposer ses yeux dans un contexte bucolique, s'aventurer sur le terrain de Pernille Pontoppidan Pedersen lui fera perdre pied. Dénaturé au-delà de toute reconnaissance, son récit embourbe nos oreilles rassurantes. C'est peut-être là la véritable mission du talent que de tordre le cou aux attentes. Surchauffes, brisures, accidents savamment orchestrés racontent un autre « déjeuner sur l'herbe » avec une truculence déconcertante mais libératrice, à l'image des émulsions figées en l'état par le four et qui s'épanchent du matériau. La pièce paraît animée, semble prendre vie. Un comble pour ce médium que d'aucuns jugent pétrifié. ■ DELPHINE FROUARD



Rendez-vous à l'air libre, du 16 octobre au 28 novembre, galerie Maria Lund, 48, rue de Turenne, Paris 3°. Tél. : 01 42 76 00 33. www.marialund.com